

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE
ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE-BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, trois mois, 7 francs, 50
six mois, 14
un an, 25

Les abonnements, annonces et réclames sont payables d'avance.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITE-BULLIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Toutes les communications relatives au Journal doivent être déposées avant midi le jour de la publication.

Roubaix, 4 Mai 1867.

BULLETIN.

Nous avons reçu hier soir, à 8 heures et demie, trop tard pour la publier, une dépêche de Paris, contenant la substance de la communication faite aux Chambres par M. le ministre des affaires étrangères. Voici cette communication :

Messieurs,

Par ses communications antérieures, le gouvernement de l'Empereur a eu l'honneur de vous faire connaître que les questions relatives au grand-duché de Luxembourg étaient remises à l'examen des grandes puissances.

Depuis cette époque, des négociations ont été activement poursuivies entre les différentes cours. Un premier et important résultat vient d'être obtenu par ces négociations, et le gouvernement croit satisfaire à un juste sentiment de sollicitude du Corps législatif en lui en apportant la communication officielle.

L'Autriche, la France, la Grande-Bretagne, la Prusse et la Russie sont aujourd'hui d'accord avec le roi des Pays-Bas, grand-duché du Luxembourg, pour ouvrir une Conférence dans laquelle seront résolues toutes les difficultés relatives au grand-duché, et dans laquelle la situation internationale de ce territoire sera réglée sur les bases de sa neutralisation.

Sur l'initiative de S. M. le roi de Hollande, en sa qualité de souverain territorial, il a été décidé que la Conférence se réunirait à Londres, le 7 de ce mois.

Les sentiments qui animent tous les gouvernements, les appréciations respectives échangées entre eux avant la fixation de la Conférence, nous donnent l'assurance que de ces délibérations sortira une solution conforme aux intérêts et à la dignité des puissances engagées dans la question. Cette transaction consolidera ainsi la paix européenne.

Fidèle à la ligne de conduite qu'il s'est tracée, le gouvernement de l'Empereur s'empresse, le moment venu, d'expliquer au Corps législatif les résultats de la Conférence de Londres.

Malgré la réserve commandée par les convenances diplomatiques, l'espoir du maintien de la paix se montre à chaque phrase, à chaque mot de la communication ministérielle. Nous l'accueillons avec une sympathie qui restera cependant un peu défiante jusqu'au dernier moment. La Conférence de Londres, pour un motif ou pour un autre, peut ne pas conduire à l'arrangement que veulent, de concert, les Etats médiateurs. Une chose est certaine dès à présent : c'est qu'il n'aura pas dépendu de la France que le différend qu'elle n'est entrée que fortuitement, ne soit terminé de façon à concilier les droits respectifs des parties et à consolider, au lieu de la compromettre, la paix de l'Europe.

J. REBOUX.

On annonce, pour dans quelques jours, la présentation du rapport de la commission chargée du projet de loi sur l'armée. Voici d'après une correspondance de Paris, le résultat des dernières conférences avec les ministres et les délégués du conseil d'Etat :

La durée du service serait de neuf ans, ainsi répartis : pour la première partie du contingent, cinq ans dans l'armée active, et quatre ans dans la réserve, et cinq ans dans la garde nationale mobile. Le chiffre total de l'armée serait de 800,000 hommes.

Pendant les trente derniers mois de leur service les soldats de la réserve pourraient se marier sans autorisation ; aucune restriction n'atteindrait cette faculté en ce qui concerne la garde nationale mobile.

Celle-ci, auxiliaire de l'armée active, serait recrutée dans les classes suivantes et dans l'ordre suivant : Célibataires de 20 à 30 ans, veufs sans enfants, mariés sans enfants, mariés avec enfants, veufs avec enfants.

Quant au remplacement, voici à quoi on se serait arrêté.

Le remplacement par substitution de numéro ou la présentation d'un remplaçant, agréé par le conseil du régiment, serait rétabli.

Le remplacement existerait également pour la garde nationale mobile, sans préjudice des dispositions relatives au premier remplacement.

Les réserves pourraient être appelées sous les armes par voie de simple décret, mais séparément. Le Corps Législatif

serait consulté dans le cas d'une levée en masse des réserves ; enfin la garde nationale mobile ne pourrait être appelée qu'en vertu d'une loi.

La loi serait exécutoire à partir du 1^{er} janvier prochain.

La peste bovine continue à exercer ses ravages en Hollande.

On nous écrit de La Haye que les mesures que prend le gouvernement contre le fléau viennent de donner lieu à des troubles graves.

Les habitants du village de Schœnrevoerd ont voulu s'opposer au creusement des fosses destinées à l'enfouissement des bestiaux abattus pour cause de maladie. Le détachement d'infanterie envoyé dans ce village pour faire exécuter ce travail a été assailli d'une grêle de pierres. Trois sommations ont été inutiles, le lieutenant Sipkes dut commander le feu ; deux paysans ont été atteints mortellement, quatre grièvement blessés.

Dans leur exaspération, les habitants refusant de loger la troupe, on dut, pour avoir raison des mécontents, faire venir des renforts de Gorcum. Le gouverneur de la province de Sud-Hollande s'est transporté à Schœnrevoerd. Aux dernières nouvelles, l'ordre était rétabli.

(Avenir national.)

NOUVELLES DU MEXIQUE.

Nous recevons par les journaux américains, des dépêches de la Vera-Cruz du 4 avril, et de Matamoros du 13. Ces nouvelles, dont nous laissons à l'appréciation la responsabilité aux feuilles de New-York, sont très-importantes.

Du 2 au 4 avril, la situation des impérialistes assiégés dans la Vera-Cruz semblait encore avoir empiré, à cause des difficultés d'obtenir des subsistances. Il n'était pas possible d'avoir, dans la ville, de la viande fraîche, et la population devait se nourrir de bœuf salé.

De temps en temps, les juaristes tiraient quelques coups de canon, mais leurs pièces ne portaient pas jusqu'aux fortifications. Les troupes impérialistes ne s'élevaient guère qu'à 1,300 hommes ; la plupart étaient composées d'étrangers, et ils avaient à leur disposition une excellente artillerie. Les juaristes, au nombre de 4,000 hommes, n'avaient plus, aux dernières dates, qu'un seul canon en état de faire feu.

Seulement, la désunion régnait dans le camp des impérialistes. Nous avons déjà

signalé, la retraite du général Ferez Gomez, commandant la place. Après lui, les généraux Santiago Cuevas et Jean Landuero, se sont succédé au commandement.

Voici de nouveaux détails sur la situation des affaires à Querétaro. Le général Partillo, commandant une des divisions de l'armée impérialiste, avait essayé de forcer les lignes des libéraux qui investissaient la ville. Il a été battu, et obligé de rentrer dans Querétaro.

Deux jours après cet échec, Maximilien envoya un commissaire pour traiter d'une suspension d'armes, ou pour arranger les conditions d'une capitulation. Cette dernière partie du programme était impossible à réaliser, puisque Juarez avait donné l'ordre de ne recevoir qu'une reddition sans conditions. Il faut cependant ajouter qu'il avait commandé en même temps de transporter l'empereur Maximilien à San Luis de Potosi, et de le traiter avec tous les égards dus au courage malheureux.

Lorsque Maximilien connut cet ordre, il commanda lui-même de ne fusiller aucun soldat libéral sans des ordres précis du quartier-général.

Les journaux américains ajoutent que, si ces détails sont exacts, il faut s'attendre à voir Escobedo prendre tranquillement possession de Mexico, attendu que l'empereur Maximilien est opposé à toute effusion de sang inutile.

Les mêmes journaux donnent comme certaine la nouvelle de la prise de Puebla, le 2 avril, par Porfirio Diaz. Les troupes juaristes assiégeant Vera-Cruz avaient reçu avis de ce fait d'armes, et l'avaient célébré par des réjouissances. Le général Pedro Barrando, commandant en second des troupes juaristes devant la Vera Cruz, avait notifié officiellement la prise de Puebla à l'amiral américain en rade de Vera-Cruz, et celui-ci s'était empressé de saluer cette nouvelle d'une salve de coups de canon.

Enfin, d'après les dépêches communiquées aux journaux de Londres, et venant de Matamoros, en date du 13 avril, la prise de Puebla serait confirmée. On affirmait enfin que l'empereur Maximilien avait offert de capituler à certaines conditions. Ces conditions avaient été rejetées par Juarez.

On démentait aussi la nouvelle de la défaite d'Escobedo par les impérialistes, et on annonçait que le typhus jaune avait fait son apparition à la Vera-Cruz. — Félix Aucaigne.

(Patrie.)

On lit dans l'Observateur d'Avènes :

« Par suite des mesures générales adoptées ces jours derniers par le gouvernement, en vue de la mise en état de défense de nos places frontières, le ministre de la guerre a prescrit de suspendre les travaux du chemin de fer en cours d'exécution, dans la traversée des terrains militaires de la place d'Avènes. »

« On parle aussi de diverses mesures qui seraient prises dans toutes les places fortes de notre arrondissement en vue d'éventualités de guerre qui, nous l'espérons ne tarderont pas à disparaître complètement. »

On lit dans la Vigie de Chorbouurg :

« On nous apprend que des capitaines au long cours sont demandés pour la marine impériale comme enseignes auxiliaires. »

On écrit de Toulon, le 30 avril, au Messager du Midi :

« 6 heures du soir. — Une dépêche ordonne de suspendre les levées permanentes dans les quartiers maritimes et de laisser partir les hommes renvoyés dans leurs foyers en congés renouvelables. Tous les armements sont suspendus. »

On lit dans le Phare de la Loire, de Nantes :

« Il se fabrique depuis lundi, à la munition, une grande quantité de biscuit. Ce travail fait par deux brigades, s'effectue sans aucune interruption, jour et nuit. »

On écrit de Luxembourg, le 30 avril, à l'Opinion Nationale :

« Une grande activité règne dans la forteresse, tout est disposé pour recevoir des troupes en grand nombre ; on semble en attendre d'un moment à l'autre ; les plates-formes des remparts ont été mises en état de recevoir des canons ; enfin l'autorité militaire n'a rien négligé pour n'être pas prise au dépourvu en cas d'attaque. Hier, lundi, les transports de poudre ont continué sans interruption pendant toute la journée. Ils se font sur une grande échelle et sans le moindre mystère. — A. Malespine. »

On lit dans l'Europe :

« La garnison actuelle de la forteresse de Luxembourg ne se compose que des 69^e et 88^e régiments d'infanterie et de trois compagnies d'artillerie de la place forte. Le gouverneur est M. de Braus-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX.

DU 5 MAI 1867.

— 20 —

LES ROQUEVAIR

— XIII —

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 3 mai.)

« A l'heure des vêpres, je me rendais à l'église ; je me cachais soigneusement dans un coin. Il me faut si peu de place ! je suis si petit, qu'il m'est bien facile de rester inaperçu. Cécile arrivait avec sa mère. Je la voyais ; je priais avec elle ; il me semblait revenir à ces beaux jours de notre jeunesse où nous allions tous les soirs prier ensemble à la chapelle de la Vierge, restaurée par le zèle pieux de sa mère et de son oncle.

« Il est une jouissance que les hommes — dans la vie desquels la religion ne tient pas une grande place — ne comprendront jamais, et cette jouissance est la

plus suave qu'il soit donné au cœur de l'homme de ressentir : c'est celle de prier avec un être aimé, de s'unir à lui par la même foi, par les mêmes inspirations de l'infini, et de sentir son amour se fondre et se spiritualiser dans un amour tout divin.

« Cécile, me disais-je, n'a pas oublié ces moments-là. A présent, j'en suis sûr, bien que séparée de son ami, elle prie pour lui. Et je contempiais avec ravissement cette figure d'ange, grave et recueillie. Je voyais son âme resplendir sur son visage.

« Aujourd'hui, placé dans un des angles les plus obscurs de l'église, je portais mes regards sur la place habituellement occupée par mesdames de Cacérés : je ne les ai pas aperçues. Les vêpres ont commencé, elles n'étaient pas arrivées. L'inquiétude s'est emparée de moi. Serait-elle malade ? ou peut-être sa mère....

« Au moment où le prêtre allait monter en chaire, ces dames sont arrivées ; une jeune personne était avec elles. Elle avait une toilette très-recherchée, et Cécile elle-même était mise avec beaucoup moins de simplicité qu'à l'ordinaire.

« Cette exhibition de luxe dans une église m'a toujours paru du plus mauvais goût. Je crois qu'en France seulement les femmes n'ont pas assez de tact pour comprendre cela. En Espagne et en Italie,

m'a-t-on dit, elles ne paraissent dans les églises que mises avec la plus grande simplicité. En France, les femmes ne peuvent renoncer, même dans le lieu saint, au désir de plaire et d'être admirées.

« Lorsque tout le monde fut sorti de l'église, je me dirigeai du côté de la maison de Cécile.

« Une haie très-épaisse et très-élevée sépare le jardin de cette maison d'un autre terrain appartenant à un jardinier, et consacré uniquement à la culture des roses et des fraises. C'est là que je vais tous les dimanches. Je me fais apporter du lait et des fraises ; je cause horticulture avec le jardinier. Ma présence ne lui semble jamais étrange. Les Parisiens ont l'habitude de venir passer les dimanches à la campagne. Mon honnête jardinier me prend pour un étudiant ; il paraît seulement étonné de me voir toujours seul. Mais il trouve très-naturel que je m'établisse auprès de la haie qui le sépare du jardin de madame de Cacérés. L'ombre des arbres de ce jardin se projette assez loin sur les rosiers et sur les fraises, et c'est pour mon hôte une grande contrariété, tandis que cet ombrage me rend cette place délicieuse.

« Je m'y suis assis aujourd'hui, lisant, écrivant, rêvant. Mesdames de Cacérés sont à table en ce moment, me suis-je dit, et il n'est pas temps encore de chercher à entrevoir Cécile.

« Bientôt j'ai entendu un frôlement de robes de soie effleurant la haie.

« — Asseyons-nous ici, ma chère Cécile, disait une voix inconnue. Ce bosquet, où les rayons du soleil pénètrent à peine, me paraît tout à fait propre à faire et à recevoir des confidences. Depuis trois semaines que nous sommes arrivées, tu ne m'en as fait que d'assez incomplètes, et je veux aujourd'hui pénétrer dans ton cœur : il ne doit avoir rien de caché pour une amie.

« — Je t'assure, Emma, que je ne t'ai rien caché.

« Et la douce voix de Cécile, que je n'avais pas entendue depuis si longtemps, m'a causé une si violente palpitation de cœur qu'il me semblait que ses battements devaient être entendus de l'autre côté de la haie.

« Pendant que je me demandais si la délicatesse ne me faisait pas une loi de me retirer, mon nom prononcé par mademoiselle Emma attira mon attention ; je suis resté pour savoir ce qu'elle pouvait dire de moi ; ensuite, je n'ai plus songé à m'en aller. Mon âme était passée dans mes oreilles, et l'angoisse la plus poignante me clouait à ma place.

« — Et M. Paul de Roquevaire, ou plutôt M. Sardan de Roquevaire, et mieux encore M. Sardan tout court, car j'ai appris tout cela hier, ma chère petite, est tou-

jours l'homme de tes rêves ? Grand seigneur ou manant ; tu partageras sa destinée ?

« — J'aime M. Paul de Roquevaire, dit Cécile, et s'il est contraint de quitter ce nom, je ne vois pas pourquoi cela changerait mes sentiments pour lui : quel que soit son nom, Paul ne sera jamais un manant.

« Je respirai plus librement, bien que l'accent de Cécile me parut un peu calme après la grossière raillerie de mademoiselle Emma.

« — Le fait est, dit celle-ci, qu'il n'a pas la vigoureuse encolure et les robustes épaules des gens auxquels on donne ce titre ; on le prendrait plutôt pour le fils d'un de ces pauvres ouvriers de Paris élevant leurs enfants dans des ruelles infectes, sans air, sans fleur et sans soleil.

« Mais, ma chère belle, je ne puis m'empêcher de rire de l'admirable sang-froid avec lequel tu me dis : J'aime M. Paul de Roquevaire. Pour toi, c'est encore un Roquevaire, le fils des preux ! Il n'a pourtant pas l'air d'un paladin ; il serait difficile de se le figurer revêtu d'une de ces belles armures que nous admirons, il y a huit jours, au Musée d'artillerie. Convient que le bouclier seul le couvrirait tout entier.

E. DE VARS.

(La suite au prochain numéro.)